

# Deux textes introductifs de Thomas Hobbes à sa traduction anglaise de Thucydide

Autor(en): **Bouchard, Martial**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **42 (1992)**

Heft 1

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-381471>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

DEUX TEXTES INTRODUCTIFS  
DE THOMAS HOBBS  
À SA TRADUCTION ANGLAISE  
DE THUCYDIDE\*

MARTIAL BOUCHARD

*Résumé*

*Ce document a pour objet l'épître dédicatoire et l'adresse aux lecteurs que Thomas Hobbes a placées avant sa traduction anglaise (1629) de La Guerre du Péloponnèse de Thucydide. Il comprend une version française intégrale de ces deux textes, accompagnée de notes critiques, et une brève présentation se terminant par une bibliographie sommaire sur Hobbes et Thucydide.*

En 1988, le quatrième centenaire de la naissance de Hobbes a consolidé l'intérêt des chercheurs – un intérêt d'ailleurs croissant depuis le début de cette décennie – pour l'un des penseurs les plus décisifs de la modernité. Notons au passage que, parmi les projets importants que cet anniversaire a vu aboutir, il y en a trois qui sont inscrits dans la durée: une revue internationale, annuelle et spécialisée, les *Hobbes Studies*<sup>1</sup>, et deux entreprises du monde francophone, la parution du «Bulletin Hobbes» aux *Archives de*

\* Le présent travail a été entrepris en 1988-1989, pendant un stage d'études et de recherches doctorales sur Hobbes à l'Institut international de philosophie sociale et politique de l'Université de Fribourg (Suisse). Je remercie vivement le directeur de l'Institut, le professeur Otfried Höffe, pour ses appuis répétés, et le rectorat de l'Université de Fribourg pour les bourses accordées.

<sup>1</sup> Premier numéro: *Hobbes Studies*, Assen, The Netherlands, vol. 1, 1988. Cette revue entend publier des articles spécialisés sur l'œuvre, la vie et l'époque de Hobbes, et travaillera conjointement avec l'«International Hobbes Association» et les rédacteurs de l'*International Hobbes Association Newsletter*, qui publient des notes bibliographiques et des informations sur les activités des chercheurs du monde entier qui s'intéressent au philosophe.

*philosophie*<sup>2</sup> et le programme de traduction complète des œuvres du philosophe aux éditions Vrin<sup>3</sup>.

Le présent travail est une version française des deux premiers textes précédant la traduction que Hobbes a lui-même faite de *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide<sup>4</sup>. Le premier texte est une épître dédicatoire adressée directement à son jeune élève et ami, le deuxième Comte de Devonshire, et indirectement au père de celui-ci, William Cavendish, premier Comte de Devonshire. Le second est une adresse aux lecteurs dans laquelle Hobbes explique les raisons de son travail et sa façon de procéder<sup>5</sup>.

Pour être l'auteur d'une œuvre originale aux proportions imposantes, Hobbes n'en a pas moins fait beaucoup de traductions. D'ailleurs si l'on s'en tient aux deux pôles de sa carrière d'homme de lettres, on trouve Thucydide au début et Homère à la fin. La traduction de Thucydide en anglais<sup>6</sup> n'est pas le premier accomplissement littéraire de Hobbes<sup>7</sup>, mais

<sup>2</sup> Au moment où ces lignes sont révisées, trois numéros sont parus sous la direction de YVES-CHARLES ZARKA: «Bulletin Hobbes I: Bilan international des dix dernières années de recherches», *Archives de philosophie*, tome 51, 1988, pp. 231-336; «Bulletin Hobbes II», *ibid.*, tome 53, 1990, cahier 2, pp. 1-58; et «Bulletin Hobbes III», *ibid.*, tome 54, 1991, cahier 2, pp. 1-58.

<sup>3</sup> Traduites et publiées sous la direction de Y.-Ch. ZARKA, les *Œuvres* de Hobbes compteront dix-sept tomes accompagnés d'introductions historiques, de notes, de glossaires et d'index. Autant dire qu'il s'agira de la première édition complète et critique. Deux tomes sont parus à ce jour, qui témoignent avec éloquence du professionnalisme remarquable de l'entreprise. Tome 10: *Dialogue des Common Laws*, Introduction, traduction, notes, glossaires et index par LUCIEN et PAULETTE CARRIVE, Paris, Vrin, 1990, 220 p. Tome 9: *Béhémoth ou le Long Parlement*, par LUC BOROT, 1990, 298 p.

<sup>4</sup> Cf. *English Works*, Ed. Molesworth, Rééd. Scientia Verlag, vol. 8, 1966, pp. iii-vi et pp. vii-xi.

<sup>5</sup> Le troisième texte, *On the Life and History of Thucydides* (pp. xiii-xxxii), n'est pas traité ici.

<sup>6</sup> Les lignes qui suivent rappellent quelques informations puisées dans la biographie la plus récente et la plus complète de Hobbes, celle d'ARNOLD A. ROGOW, mentionnée plus bas dans la bibliographie sommaire. L'auteur tient compte des recherches antérieures et des propres écrits autobiographiques du philosophe.

<sup>7</sup> Vers 1602, alors qu'il finissait de fréquenter l'école de Malmesbury où enseignait Robert Latimer, un jeune helléniste qui appréciait beaucoup l'élève Hobbes et que ce dernier admirait tout autant, Hobbes a traduit en vers latins la *Médée* d'Euripide et en fit présent à son professeur. Il est possible que Hobbes l'ait fait de sa propre initiative, que cela n'ait pas été un travail scolaire et que ce geste ait représenté pour lui une sorte de cadeau d'adieu. Dans cette hypothèse, même si cette traduction d'Euripide n'a jamais été retrouvée, elle constituerait le premier travail littéraire de Hobbes. Plus tard, alors qu'il était au service des Cavendish, Hobbes a servi de secrétaire à l'une de leurs fréquentations: Francis Bacon (mort en 1626). On estime probable que Hobbes a traduit en latin trois essais de Bacon: *Of the true Greatness of Kingdoms and Estates*, *Of Simulation and Dissimulation*, et *Of*

c'est le premier à être publié. En outre, si elle fut accomplie dans le contexte de son premier emploi de précepteur auprès d'une famille noble, la rencontre entre le philosophe et l'historien grec s'est probablement faite avant.

A l'âge de huit ans, Hobbes quitte l'école de Wesport pour celle de Malmesbury, où il poursuit son apprentissage du grec et du latin, vraisemblablement au-delà des exigences académiques. Thucydide était-il au programme? Ni Hobbes ni ses biographes n'en font part. Entre 1603 et 1608, Hobbes fréquente Magdalen Hall, à l'Université d'Oxford. A l'époque, le curriculum des arts comprenait l'analyse des œuvres de plusieurs philosophes, tragédiens et historiens grecs, en particulier Aristote, Aristophane, Sophocle et Thucydide. Donc si ce n'est pas à Malmesbury, c'est très vraisemblablement à Oxford que Hobbes est entré en contact avec l'œuvre de Thucydide. Mais on ne saurait en conclure que c'est pendant ses études universitaires qu'il a formé le projet de le traduire.

Pour cerner davantage le contexte de ce travail, il faut noter un événement des plus déterminants pour toute la vie et la carrière intellectuelle de Hobbes. En 1608, à la fin de ses études humanistes, Hobbes, d'origine modeste, sans expérience, ni fortune ni réputation, et de surcroît n'ayant pas choisi d'entrer dans les ordres, était dans une situation précaire. William Cavendish père (le destinataire indirect de l'épître dédicatoire) l'engage alors comme précepteur de son fils du même nom, âgé de dix-huit ans. De cette date à la fin de sa vie, hormis deux brèves périodes et son exil français pendant la Guerre civile en Angleterre, Hobbes s'est trouvé au service d'une des familles les plus fortunées et les plus éminentes du pays. Comme il le laisse entendre lui-même plus loin dans sa dédicace, malgré les diverses tâches reliées à sa nouvelle fonction, Hobbes a pu jouir à Hardwick et surtout à Chatsworth d'un climat propice à la lecture et à la réflexion. Ce fut aussi l'occasion de rencontres stimulantes sur le plan intellectuel, en Angleterre et sur le continent, car des membres de la famille et de l'entourage s'intéressaient au développement des mathématiques et à la nouvelle physique.

Vers 1615, au retour d'un voyage de cinq ans environ sur le continent, Hobbes, qui s'était volontiers rallié aux critiques portées par les humanistes sceptiques sur la scolastique universitaire, en vint à s'intéresser assidûment aux lettres grecques et latines, ainsi qu'aux historiens anciens et même modernes. Au cours de la décennie qui débute en 1620, parmi les personnes qui fréquentent la maison de ses maîtres, on trouve le Normand Charles Du

*Innovations*, même si aucun des deux philosophes ne le mentionne explicitement. La première œuvre originale de Hobbes, *De Mirabilibus Pecci: Being the Wonders of the English Peak in Darbyshire, Commonly Called the Devil's Arse of Peak*, est un long poème latin rédigé entre 1626 et 1628 et publié en 1636. (Pour plus de détails, cf. Rogow, 1990, chap. 1-4, pp. 1-104.)

Bosc (~1600-1659), helléniste et latiniste, et Francis Bacon. Ont-ils provoqué chez Hobbes l'intention de traduire Thucydide? L'ont-ils simplement appuyé? Aucune source ne permet de trancher catégoriquement. L'influence de Du Bosc demeure obscure; celle de Bacon également, à ceci près que le Chancelier, fréquenté par Hobbes probablement à partir de 1623 et possiblement dès 1621, avait du respect pour le réalisme de l'historien grec (et peut-être aussi de la sympathie pour son destin d'aristocrate tombé en disgrâce). En bref, à défaut de pouvoir dater avec précision le moment où Hobbes a commencé sa traduction, contentons-nous d'observer qu'il l'a accomplie pendant la décennie 1620 et que, terminée en 1628, elle a été publiée en 1629.

Cela dit, la prise en considération de l'intérêt marqué du philosophe pour *La Guerre du Péloponnèse* conduit à de multiples et diverses questions, surtout si l'on tient compte de l'ensemble de son œuvre. Quelques exemples seulement. Pourquoi a-t-il traduit Thucydide? Y a-t-il un lien entre la Guerre civile que laissaient déjà présager les affrontements alors de plus en plus nombreux entre la Couronne et le Parlement?<sup>8</sup> Pour être passé par la suite à Euclide et à la nouvelle science mécaniste, Hobbes n'a-t-il rien retenu de sa période humaniste et thucydienne? Quel rapport établir entre les analyses anthropologiques et politiques de l'historien grec et la pensée de l'auteur du *Léviathan*? Entre les historiens gréco-latins et l'histoire telle que pratiquée par Hobbes? Encore aujourd'hui, nous n'avons sur des questions de ce genre que des études fragmentaires<sup>9</sup>. D'ailleurs dès que l'on se rend familier avec les commentateurs contemporains de Hobbes, on est frappé de voir à quel point la théorie politique a retenu l'attention au détriment de la science naturelle ou de la philosophie première. Ses écrits historiques originaux, et au premier chef sa relation et son interprétation de la Guerre civile anglaise (1640-1660), le *Behemoth*<sup>10</sup>, participent de cet oubli.

<sup>8</sup> Sur le lien établi par Hobbes entre les enseignements antidémocratiques de Thucydide et les difficultés politiques de l'Angleterre de la décennie 1620, voir ROGOW, p. 78 et suivantes. Pour une synthèse des événements, on consultera avec profit: ROLAND MARX, *L'Angleterre des Révolutions*, Paris, Armand Colin, collection «U2», 1971, pp. 87-239.

<sup>9</sup> Sur la question précise des rapports entre Hobbes et Thucydide, voir plus bas les principales études réunies dans la bibliographie sommaire.

<sup>10</sup> Cf. *Behemoth or The Long Parliament*, Edited by FERDINAND TÖNNIES, Second edition with a new introduction by M. M. Goldsmith, London, Franck Cass & Co., 1969, 204 p., introduction pp. v-xiv. Ce sera l'édition citée et traduite par nous dans la suite de ce travail, pour les fins duquel il suffira d'ajouter que le *Behemoth* (1668) est formé de quatre dialogues entre l'interlocuteur «A.», un hobbesien vieillissant, et l'interlocuteur «B.», un jeune hobbesien en apprentissage: les deux premiers dialogues insistent sur les causes prochaines et lointaines de la guerre civile, et les deux derniers sur les événements eux-mêmes.

Et sans doute Hobbes lui-même a-t-il pu le favoriser. Par exemple, on se souviendra que le *Léviathan* soutient que l'histoire civile, comme l'histoire naturelle, s'occupe de consigner des faits, et que la connaissance des faits, n'étant pas conditionnelle, n'est pas scientifique au sens strict: elle n'est «rien d'autre que la sensation et le souvenir»; Hobbes affirme en outre que ce n'est pas grâce à l'histoire des pratiques humaines que l'art politique pourra se réformer, mais bien grâce aux règles de la science politique authentique dont il est le fondateur, car «l'art d'établir et de maintenir les Républiques repose, comme l'arithmétique et la géométrie, sur des règles déterminées; et non, comme le jeu de paume, sur la seule pratique»<sup>11</sup>. L'exclusion de l'histoire hors de la science politique est-elle le dernier mot de Hobbes sur la question? Quelle interprétation donner du *Behemoth*?

En tout cas la mise à l'écart ne fut pas la première attitude de Hobbes à l'égard de la discipline historique. D'où l'intérêt des textes qui suivent, où l'histoire apparaît, à la manière humaniste, comme un élément déterminant de l'éducation politique des jeunes nobles. Avant le moment euclidien, dont témoigne le *Short Tract* de 1630-1631<sup>12</sup>, il y a eu le moment thucydien, c'est-à-dire la recherche d'une science rigoureuse de l'homme dans l'histoire. A quoi s'ajoute un intérêt biographique, car Hobbes parle du cadre de ses premiers travaux et de sa manière même de traiter Thucydide, «le plus politique des historiens qui aient jamais écrit», précise-t-il.

Notre traduction s'est voulue transparente, aussi proche que faire se peut de l'original: que le lecteur ne se surprenne pas d'avoir l'impression de lire un texte du XVII<sup>e</sup> siècle. Quant aux notes, elles ne visent ni le commentaire ni l'interprétation, mais seulement la lisibilité du texte pour un contemporain. A l'occasion, pour faire le lien avec le propre travail historique de Hobbes, nous nous sommes référés au *Behemoth*.

\* \* \*

<sup>11</sup> *Léviathan*, Traduction de François Tricaud, Paris, Editions Sirey, p. 79 et pp. 219-220.

<sup>12</sup> Sur l'authenticité et la datation de *A Short Tract on First Principles*, voir BERNHARDT, 1988, pp. 88-92.

*Bibliographie sommaire sur Hobbes et Thucydide*

- BERNHARDT, Jean, «L'illumination euclidienne», in HOBBS, Thomas, *Court traité des premiers principes*, Texte, traduction et commentaire par Jean Bernhardt, Paris, PUF, collection «Epiméthée», 1988, chap. 1, pp. 61-87.
- BORRELLI, Gianfranco, éd., «Introduzione», in *La Guerra del Peloponneso di Tucidide*, Napoli, 1984.
- BROWN, Clifford W., «Thucydides, Hobbes and the Linear Causal Perspective», *History of Political Thought*, vol. 10, 1989, pp. 215-256.
- BROWN, Clifford W., «Thucydides, Hobbes and the Derivation of Anarchy», *History of Political Thought*, vol. 8, 1987, pp. 33-62.
- BULL, Hedley, «Hobbes and the International Anarchy», *Social Research*, vol. XLVIII, 1981, pp. 717-738.
- GRENE, David, «Hobbes' Translation of Thucydides», in GRENE, David, éd., *Thucydides, The Peloponnesian War: The Thomas Hobbes Translation*, Ann Arbor, University of Michigan Press, vol. 1, 1959, pp. xv-xx.
- JOHNSTON, David, *The Rhetoric of Leviathan: Thomas Hobbes and the Politics of Cultural Transformation*, Princeton, University Press, 1986, «Historiography and Rhetoric: Hobbes and the Rhetorical Tradition», chap. 1, pp. 3-25.
- JOUVENEL, Bertrand de, «Introduction», in GRENE, David, éd., *Thucydides, The Peloponnesian War: The Thomas Hobbes Translation*, Ann Arbor, University of Michigan Press, vol. 1, 1959, pp. v-xiv.
- KLOSKO, George et RICE, Daryl, «Thucydides and Hobbes's State of Nature», *History of Political Thought*, vol. 6, 1985, pp. 405-410.
- REIK, Miriam M., *The Golden Lands of Thomas Hobbes*, Detroit, Wayne State University Press, 1977, «Thucydides Placuit», chap. 2, pp. 36-52.
- ROGOW, Arnold A., *Thomas Hobbes: Un Radical au service de la Réaction*, Traduction d'Eddy Trèves, Paris, PUF, collection «Questions», 1990, «Thucydide», chap. 4, pp. 77-104; édition anglaise: *Thomas Hobbes: Radical in the service of Reaction*, New York, W. W. Norton & Cie, 1986.
- SCHLATTER, Richard, «Thomas Hobbes and Thucydides», *Journal of the History of Ideas*, vol. 6, June 1945, pp. 350-362.
- SCHLATTER, Richard, «Introduction», in SCHLATTER, Richard, éd., *Hobbes' Thucydides*, New Brunswick, NJ, 1975.
- STRAUSS, Leo, *The Political Philosophy of Hobbes: Its Basis and Its Genesis*, Translated from the German Manuscript by Elsa M. Sinclair, Chicago, University of Chicago Press, (1936), 1952, «History», chap. 6, pp. 79-107.

Au Très Honorable  
SIR WILLIAM CAVENDISH<sup>13</sup>,  
Chevalier de l'Ordre du Bain<sup>14</sup>,  
Baron de Hardwick  
et Comte de Devonshire<sup>15</sup>.

Très Honorable Seigneur, Votre bonté m'encourage, au tout début de cette épître, à déclarer en toute simplicité et en vertu de la fidélité que je dois à mon maître, maintenant au ciel, que ce n'est pas à vous-même, mais au père<sup>16</sup> de Votre Seigneurie que je dédie mon ouvrage, tel qu'il se présente. Car je ne me sens pas libre de choisir quiconque pour le lui présenter à titre d'offrande volontaire; étant tenu, comme il est de mon devoir, de l'apporter à celui grâce à l'indulgence duquel j'ai disposé à la fois du temps et des moyens de le réaliser. Même si une telle obligation était écartée, je ne connais pas non plus d'autre personne à qui je devrais dédier cet ouvrage. Car en raison de l'expérience des nombreuses années durant lesquelles j'ai eu l'honneur de le servir, je sais ceci: qu'il n'y avait personne, en vérité, qui favorisait davantage et sans souci de gloire ceux qui étudiaient les arts libéraux en toute liberté d'esprit<sup>17</sup>, que mon Seigneur votre père; et qu'il n'y avait personne non plus dans la maison duquel un

<sup>13</sup> Premier fils (1590-1628) de William Cavendish et deuxième personne à porter le titre de Comte de Devonshire (cf. note 16).

<sup>14</sup> «Knight of the Bath» équivaut à «Knight of the Order of the Bath». L'«Ordre du Bain» se situait à un degré élevé dans la chevalerie anglaise de l'époque. On le nommait ainsi à cause du bain que devait prendre le candidat qu'on allait ennoblir.

<sup>15</sup> La composition de la présente épître dédicatoire était délicate et a dû être approuvée. Hobbes, pour obtenir une permission royale de publication, a enregistré sa traduction dans le *Register of the Company of Stationers of London* le 18 mars 1628; le second Comte de Devonshire est décédé le 20 juin de la même année. Cinq mois plus tard, Hobbes fait parvenir à la veuve, Christiane Bruce Cavendish, une première version de l'épître pour fin d'examen et d'approbation. La comtesse a-t-elle exigé des modifications? Le cas échéant, lesquelles? On l'ignore. Notons qu'à cette date Hobbes n'était plus au service des Cavendish, qu'il résidait à Londres et que son imprimeur était prêt à aller sous presse. (Cf. ROGOW, 1990, chap. 3 et 4.)

<sup>16</sup> Destinataire indirect de l'épître, William Cavendish (1552-1626), Baron de Hardwick, est devenu Comte en 1616. A sa mort en 1626, son premier fils, aussi appelé William Cavendish, est devenu le deuxième Comte de Devonshire. C'est le destinataire direct de la présente épître. Elève et ami de Hobbes, il mourut prématurément en 1628, et son frère, aussi prénommé William et également élève de Hobbes, devint le troisième Comte de Devonshire (1617-1684).

<sup>17</sup> Hobbes écrit «those that studied the liberal arts liberally»: jeu de mot intraduisible littéralement, car «libéralement» serait ambigu. Hobbes exprime la générosité mais aussi et surtout l'absence de contrainte mentale. On notera que «liberal» pouvait connoter à l'époque une attitude licencieuse.



homme avait moins besoin de l'université que dans la sienne<sup>18</sup>. Ses propres études étaient consacrées, pour la plus grande part, aux domaines qui méritent le plus les soins et le temps des grands hommes, l'histoire et la connaissance des affaires civiles: et il ne visait nullement à faire étalage de son érudition, mais bien à gouverner sa propre vie et à assurer le bien public. Car il lisait de telle manière que le savoir acquis par l'étude était assimilé par son jugement et était transformé en sagesse et en aptitude à servir son pays: il s'y consacrait également avec zèle, mais sans pour autant être emporté par un esprit partisan ou par l'ambition. Et comme il était un homme de grand talent, par la sûreté de ses conseils et la clarté avec laquelle il s'exprimait sur des sujets difficiles et importants, tant en public qu'en privé: il était aussi un homme que nul ne pouvait détourner ou faire dévier du strict chemin de la justice. Je ne sais pas s'il était plus louable pour la sévérité avec laquelle il s'imposait cette vertu (comme il l'a fait jusqu'à son dernier souffle) que pour la magnanimité dont il faisait preuve en ne l'exigeant pas des autres pour lui-même. Personne ne savait mieux discerner les hommes: c'est pourquoi il était constant dans ses amitiés, car il ne prenait en considération ni la *fortune* ni l'*adhésion*, mais les *hommes*; avec lesquels il s'entretenait également avec une ouverture de cœur qui n'avait d'autre barrière que sa propre intégrité et ce NIL CONSCIRE<sup>19</sup>. Envers ses pairs, il se comportait en égal, et envers des personnes de rang inférieur, avec familiarité; pourtant, il maintenait entièrement son rang, et uniquement par la splendeur inhérente à son mérite. En somme, il était un homme en qui on pouvait percevoir clairement que

<sup>18</sup> Chez Hobbes, la question cruciale du rôle de l'université est à situer dans une problématique d'envergure plus large. D'une part, on sait le mépris du philosophe pour l'université anglaise de son temps (cf. par exemple *Léviathan*, traduction de F. Tricaud, pp. 14, 19-20, 25-26, 28, et *passim*), au point d'en faire un des principaux responsables de la guerre civile: «Le cœur de la rébellion (...) ce sont les universités», affirmera-t-il avec vigueur dans le *Behemoth* (p. 58). D'autre part, parmi les remèdes proposés en vue de prévenir d'autres guerres civiles, le philosophe plaide expressément et à plusieurs reprises pour un enseignement de sa pensée, un enseignement universitaire, officiel et contrôlé par le souverain (voir *Behemoth*, p. 59, 71, 147-148; voir aussi *Léviathan*, chap. XXX et *De Cive*, chap. VI, XII-XIII). C'est dire que le problème de l'université renvoie à la thématique de la maîtrise de l'opinion publique en toute République, maîtrise consistant, en son versant négatif, à déraciner l'opinion séditeuse, et en son versant positif, à instaurer et à diffuser l'opinion orthodoxe. Le contrôle nécessaire de l'opinion publique est justifié on ne peut plus clairement dans le *Behemoth*, où Hobbes écrit que «le pouvoir des puissants n'a pas d'autre fondement que l'opinion et la croyance du peuple» (p. 16).

<sup>19</sup> NIL CONSCIRE: Ne rien avoir sur la conscience. Hobbes fait référence à un passage célèbre d'Horace: «Hic murus aeneus esto, nil conscire sibi, nulla pallescere culpa», traduisible par «N'avoir rien sur la conscience, n'avoir commis de faute dont on ait à rougir, que tel soit notre mur d'airain» (HORACE, *Epîtres*, 1, 1, 61).

*l'honneur* et *l'honnêteté* ne sont qu'une seule et même chose chez des personnes de qualités différentes. C'est donc à lui, et à la mémoire de sa valeur, que je consacre cette offrande, pourtant indigne.

Et maintenant, imitant dans ce culte *civil* le culte *religieux* des Gentils; qui, lorsqu'ils dédiaient quelque chose à leurs dieux, l'apportaient et le présentaient également à leurs images: j'apporte et j'offre mon présent, L'HISTOIRE DE THUCYDIDE, traduite en anglais avec beaucoup plus d'application que d'élégance, à Votre Seigneurie; qui êtes l'image de votre père (car jamais un homme ne s'est reproduit avec plus d'exactitude que lui en vous), et chez qui les semences de ses vertus croissent déjà: je supplie humblement Votre Seigneurie de le considérer parmi les bien qui lui étoient et de le lire lorsqu'il lui plaira. Je pourrais, sans impertinence, vous recommander l'auteur, car le sang des rois coulait dans ses veines; mais j'ai choisi plutôt de le recommander pour ses écrits, car ils contiennent des enseignements profitables aux gentilshommes qui, en tant que tels, peuvent être appelés à mener de grandes et importantes actions. Car je puis dire en toute confiance qu'en dépit des exemples et des préceptes excellents de vertu héroïque que vous avez dans votre propre maison, ce livre ne contribuera pas peu à votre éducation; spécialement lorsque vous atteindrez l'âge d'encadrer votre vie de vos propres observations. Car dans le cours de l'histoire, les actes d'*honneur* et de *déshonneur* apparaissent clairement et distinctement pour ce qu'ils sont; mais à l'époque actuelle, ils sont tellement contrefaits que rares sont ceux qui, même en se montrant très attentifs, ne s'abusent pas grossièrement à leur sujet. Mais je ne doute pas qu'il est superflu que j'entretienne Votre Seigneurie de cela. C'est pourquoi je termine par cette prière: plaise à Dieu qu'il vous accorde les vertus appropriées à la demeure sans tache qu'il a préparée pour elles, et le bonheur auquel ces vertus conduisent, tant dans ce monde que dans l'autre.

Le très humble serviteur de Votre Seigneurie,

Tho: Hobbes

\*

\* \*

Aux lecteurs

Bien que cette traduction ait déjà reçu l'approbation de certains dont je tiens les jugements en très haute estime: néanmoins, parce qu'il y a un je ne sais quoi de plus terrible dans la critique d'une multitude que dans n'importe quel jugement individuel, si sévère ou si exact soit-il, j'ai pensé que

la prudence de tous ceux qui doivent porter tant de jugements, et que, en ce qui me concerne, ma quête de perfection exigeaient d'en appeler à votre impartialité. J'ai de bonnes raisons de compter sur elle, et je suis prêt à vous faire connaître brièvement les motifs qui m'ont tout d'abord poussé à entreprendre cet ouvrage; et, en le publiant, à m'exposer ainsi à votre critique, sans espérer plus de gloire qu'on ne saurait attendre d'un travail de cette nature. Car je sais que c'est le propre d'une simple traduction d'attirer le déshonneur, si elle est mal faite; mais, lorsqu'elle est bien faite, de ne guère attirer d'éloges sur le traducteur.

Plusieurs ont relevé que Homère, en poésie, Aristote, en philosophie, Démosthène, dans l'art de l'éloquence, et d'autres anciens dans d'autres domaines, maintiennent toujours le première place: aucun d'eux n'a jamais été surpassé et certains n'ont pas été égalés par quiconque jusqu'ici. C'est à juste titre qu'on range également parmi eux notre Thucydide; lui dont l'ouvrage n'est pas moins parfait que n'importe quel autre ouvrage de ceux que nous avons nommés, et chez qui (je ne suis pas le seul à le croire) la capacité d'écrire l'histoire atteint son degré le plus élevé. Car la fonction principale et intrinsèque de l'histoire étant d'instruire les hommes et de leur permettre, par la connaissance des actions passées, d'agir avec prudence dans le présent et de façon prévoyante quant à l'avenir: il n'existe aucune autre histoire (purement humaine) qui ne s'en acquitte avec plus de naturel et plus complètement que celle de mon auteur<sup>20</sup>. Il est vrai que beaucoup d'histoires excellentes et utiles ont été écrites par la suite: et certaines renferment des discours d'une grande sagesse, tant sur les mœurs que sur la politique. Mais parce que ces discours sont des insertions et qu'ils ne constituent pas le tissu même du récit, ils engagent en vérité les connaissances de l'auteur et non point l'histoire elle-même, dont la nature est purement narrative<sup>21</sup>. D'autres élaborent de subtiles conjectures quant aux

<sup>20</sup> Comme on le voyait déjà dans le dernier paragraphe de l'épître dédicatoire («des enseignements profitables aux gentilshommes») et comme on le verra mieux dans la présente adresse aux lecteurs, la position de Hobbes sur la valeur éducative de l'histoire est alors aussi claire que classique. Chez les humanistes, qui ont traduit nombre d'historiens grecs et latins et qui ont également consacré plusieurs opuscules et plusieurs ouvrages entiers à l'éducation du Prince actuel ou potentiel, la lecture des ouvrages historiques était vivement recommandée, car à l'époque «the idea of history as “the nurse of practical wisdom” remained a key article of faith» (QUENTIN SKINNER, *The Foundation of Modern Political Thought*, vol. 1, *The Renaissance*, London, Cambridge University Press, 1978, p. 221). Cependant, rappelons que dans toute son œuvre de philosophie politique ultérieure, Hobbes vise à montrer que les hommes ont bien davantage besoin de science morale et politique que de connaissances historiques. Et ce propos se répercute jusque dans le *Behemoth*, où Hobbes va jusqu'à douter de la portée éducative de l'histoire et plaide pour un enseignement officiel et public de sa science politique (pp. 39, 58-59, et *passim*).

<sup>21</sup> L'histoire pratiquée dans le *Behemoth* entend dès le départ dépasser la simple

desseins cachés et aux pensées secrètes de ceux qui passent sous leur plume; ces conjectures aussi ne sont pas de moindre vertu dans une histoire, dans la mesure où elles sont solidement fondées et ne servent pas artificiellement à embellir le style de l'auteur ni à souligner la subtilité de ses suppositions. Mais elles ne peuvent pas être certaines, à moins d'être en même temps si évidentes que le récit lui-même suffit à les révéler pareillement au lecteur. Mais même si Thucydide ne s'éloigne jamais de son sujet pour introduire un discours, moral ou politique, dans son propre texte, ou pour pénétrer dans le cœur des hommes plus loin que leurs actes mêmes ne l'y conduisent de manière évidente<sup>22</sup>, il est pourtant considéré comme le plus politique des historiens qui aient jamais écrit. A mes yeux, la raison en est celle-ci. Il emplit ses récits d'un tel choix de sujets, qu'il ordonne avec tant de jugement, et il s'exprime avec une telle lucidité et une telle efficacité qu'il transforme, comme l'a dit Plutarque, son auditeur en spectateur<sup>23</sup>. Car il entraîne son lecteur dans les assemblées du peuple et au sénat, quand ils débattent; dans les rues, quand ils se rebellent, et au champ de bataille, quand ils combattent. Voyez donc à quel point un homme sensé aurait pu gagner en expérience, s'il avait alors été témoin de leurs

narrativité et se référer aux «causes» des événements (p. 1), causes qui renvoient ultimement aux fondements anthropologiques de la science politique. Vers la fin du premier dialogue, après un commentaire théorique sur la distinction à établir entre la morale des sujets et celle du souverain, A. demande s'il n'a pas fait une digression dans son récit. La réponse de B. exprime clairement l'objectif du philosophe historien: «Je pense que vous ne vous êtes pas du tout écarté de votre sujet, car je suppose que votre but était de me faire connaître non pas tant l'histoire des actions qui se sont déroulées pendant les troubles récents que celle des causes, des conseils et des méthodes qui les firent arriver» (p. 45).

<sup>22</sup> Ce thème, véritable leitmotiv chez Hobbes, reviendra à plusieurs reprises dans le *Behemoth*, par exemple quand l'interlocuteur A. va déclarer catégoriquement qu'on «ne saurait juger avec certitude les intentions des hommes» (p. 72; voir aussi p. 37 et *passim*). Cependant, si les événements ont un sens, et si ce sens peut être dévoilé et analysé en se référant à des individus particuliers, c'est parce que l'historien hobbesien est en possession d'une authentique science de la nature humaine. Une autre réplique de A. résume à cet égard la possibilité et les limites de la discipline historique: «je ne peux pas pénétrer dans les pensées des autres hommes plus loin que m'y conduit la considération de la nature humaine en général» (p. 29).

<sup>23</sup> Hobbes se réfère à un passage de Plutarque dans lequel il compare le récit historique et l'art du peintre. «Le meilleur historien, écrit Plutarque, est celui qui reproduit le mieux, comme le ferait une peinture, les émotions et les personnages. C'est à cette fidélité frappante que Thucydide s'efforce constamment d'atteindre dans ses ouvrages. De ses lecteurs il veut faire en quelque sorte des spectateurs. Il veut que les événements se passent sous leurs regards; il veut qu'en lisant ils éprouvent un saisissement et un trouble égal à celui qu'on ressent par la vue: c'est là sa coquetterie.» (*Œuvres complètes de Plutarque*, tome 2, *Œuvres morales et œuvres diverses*, Traduction de Victor Bétolaud, Paris, Hachette, 1870, p. 211.)

procédés et s'il avait connu de près les hommes et les affaires de l'époque: puisse-t-il à présent tirer presque autant profit de la lecture attentive des mêmes choses rapportées ici. A partir de ces récits, il pourra tirer des leçons pour lui-même, et il saura de lui-même retracer les plans et les intentions des acteurs.

Ces vertus de mon auteur me touchèrent suffisamment pour engendrer en moi le désir de le faire connaître davantage: ce fut là le premier motif qui m'incita à le traduire. Car nous commettons aisément l'erreur de croire que tout ce qui nous plaît saura pareillement et au même degré plaire à tous: et d'estimer le jugement de celui qui aime ou déteste les mêmes choses que nous. Je commis cette erreur en pensant que tous les hommes sensés à qui je le ferais connaître l'aimeraient autant que moi. Je considérai également qu'il était extrêmement apprécié des Français et des Italiens dans leur propre langue, malgré qu'il n'en soit pas beaucoup redevable à ses traducteurs. Je puis dire ceci à leur sujet (pour parler ni plus ni moins comme celui qui aspire désormais à une opinion favorable de votre part dans le même domaine): qu'alors que l'auteur transmet sans cesse sa lumière, de telle sorte que le lecteur peut continuellement voir le chemin à suivre et, à partir de ce qui s'était produit avant, anticiper sur ce qui est à venir; je n'ai pas trouvé cela chez eux. L'explication, et leur excuse, est peut-être celle-ci: ils ont suivi la version latine de Lorenzo Valla<sup>24</sup>, qui n'était pas sans comporter quelques erreurs; et que Valla avait suivi une version grecque qui n'était pas aussi correcte que celles qui existent actuellement. Du français, il fut rendu en anglais (car je n'ai pas à vous cacher l'avoir lu dans cette langue) à l'époque du roi Edouard VI: et ainsi, par une multiplication d'erreurs, on l'a finalement trahi plutôt que traduit dans notre langue<sup>25</sup>. Là-dessus, je résolus de le rendre directement à partir du grec,

<sup>24</sup> Lorenzo Valla ou Lorenzo Della Valle (1405-1457). Généralement tenu pour le père véritable de l'humanisme (ne serait-ce que pour avoir fait école plus tard avec Erasme et Thomas More), Valla s'en prit aux méthodes de ses prédécesseurs et adversaires, jugées par lui trop empiriques ou trop dogmatiques, et il mit de l'avant un traitement critique, historique et scientifique des textes classiques et bibliques. En particulier, on doit à cet humaniste audacieux et prolifique des ouvrages de morale épicurienne (1432: *De voluptate ac de vero bono*), d'histoire et d'étude raisonnée des textes comme les *Elegantiae linguae latinae* (1444), la *De falso credita et ementita Constantini donatione declamatio* (une critique de la prétendue donation de Constantin éditée seulement en 1517), et les *Adnotationes in Novum Testamentum*, publiées à Bâle en 1541. Il a notamment traduit en latin Hérodote et une partie de *L'Illiade*, et Thucydide au complet aux environs de 1432.

<sup>25</sup> La première traduction de Thucydide en langue vernaculaire fut publiée en français à Paris en 1527. (Francesco di Soldo Strozzi publia une traduction italienne à Venise en 1545, et Diego Gracián une traduction espagnole à Salamanque en 1564.) Cette première traduction française est due à Claude de Seyssel, évêque de Marseille puis archevêque de Turin, suite à une commande de François I<sup>er</sup> (roi de

d'après l'édition d'Emile Portus<sup>26</sup>: sans refuser ni négliger aucune version, aucun commentaire, ni aucune autre aide auxquels je pouvais avoir accès. Sachant, quand bien même j'y mettrais de l'application et du temps, que quelques erreurs pourraient subsister et que ces erreurs proviendraient pourtant d'une seule source; néanmoins je n'en ai point découvert et j'espère qu'il n'y en a pas beaucoup. Une fois que je l'eus terminé, il resta longtemps par-devers moi: et, pour différentes raisons<sup>27</sup>, mon désir de le communiquer s'estompa.

Car je remarquai que la plupart des hommes en venaient à lire l'histoire avec des dispositions qui ressemblaient beaucoup à celles du peuple de Rome: qui assistait au spectacle des gladiateurs en prenant plus de plaisir à voir leur sang que leur adresse à manier l'épée. Car ils sont beaucoup plus nombreux à aimer lire sur de grandes armées, sur des batailles sanglantes et sur des massacres par milliers, qu'à s'intéresser à l'art avec lequel les affaires des armées et des cités sont conduites à leurs fins. J'observai pareillement que rares étaient ceux qui étaient familiers avec les noms des lieux qu'ils allaient rencontrer dans ce récit; sans cette connaissance, il ne peut être lu avec constance, ni parfaitement compris, ni aisément retenu: d'autant que les noms de lieux y sont nombreux. Parce qu'à cette époque presque chaque cité de la Grèce et de la Sicile, les deux principaux théâtres de cette guerre, était une république distincte en elle-même et était impliquée dans les hostilités.

France de 1515 à 1547), «au prouffit et edification de la noblesse et subiects de son Royaulme [sic]» (cf., dans la bibliographie sommaire, SCHLATTER, 1945, p. 350, n. 4). Une édition corrigée est parue en 1559. En 1564, l'humaniste Henri Estienne (1531-1598) publia une version révisée de l'édition latine de Lorenzo Valla, accompagnée du texte grec; son introduction désignait tant les erreurs de Valla que celles de Seyssel. Louis Jaussaud s'est servi de l'ouvrage d'Estienne pour faire paraître une deuxième traduction française à Leyde en 1600. Nous ignorons si Hobbes a pu prendre connaissance du travail de Jaussaud, mais ce ne fut certainement pas le cas du premier traducteur anglais de Thucydide: Thomas Nicolls (ou Nichol ou Nichols). La traduction de ce dernier, publiée en 1550, était basée sur la première édition de celle de Seyssel et ne pouvait donc bénéficier des correctifs apportés par Estienne.

<sup>26</sup> Hobbes écrit: «Aemilius Porta». Fils du célèbre philologue grec François Portus (1511-1581), l'humaniste Emile Portus (1550-1612) enseigna le grec dans plusieurs villes de Suisse et d'Allemagne. On lui doit divers travaux philologiques, dont un important *Lexicon doricum-graeco-latinum* (1603). Le texte utilisé par Hobbes est l'édition en grec et en latin d'Henri Estienne, telle que révisée par Emile Portus et imprimée à Francfort en 1594.

<sup>27</sup> Le texte anglais est: «and other reasons taking plae [sic]». «Plae» ne peut être qu'une erreur typographique et c'est pourquoi nous lisons «place», qui convient très bien au contexte. Par ailleurs, quelles sont les raisons auxquelles Hobbes, sans les identifier, fait allusion? Il est tout à fait vraisemblable que l'une d'entre elles se trouve dans le décès de son jeune élève et ami, William Cavendish (cf. note 16).

Néanmoins, je pensai par la suite que la première de ces considérations ne devait plus être d'aucun poids pour celui qui peut se satisfaire du type le plus rare et le plus respectable de lecteurs: comme ils sont les seuls à juger, ainsi seule leur approbation est à considérer. Quant à la difficulté soulevée par l'ignorance des lieux cités, je pensais qu'elle n'était pas si insurmontable, et qu'elle pouvait au contraire être écartée grâce à des illustrations des pays concernés. A cet effet, deux cartes me parurent particulièrement nécessaires: une carte générale de la Grèce et une de la Sicile. Je découvris qu'il en existait déjà une de cette dernière, dessinée avec précision par Philippe Cluvier<sup>28</sup>; que je fis reproduire et qui apparaît au début du sixième livre. En revanche, des cartes de la Grèce qui auraient satisfait à ces exigences, je ne pus en découvrir aucune. Car ni les tables de Ptolémée ni les descriptions de ceux qui viennent après lui ne conviennent à l'époque de Thucydide; et par conséquent, parmi les endroits qu'il mentionne, peu y sont décrits, et ceux qui le sont ne s'accordent pas toujours avec la vérité historique. Je fus donc contraint à en tracer une moi-même du mieux que je pus. Pour ce faire, je dus, quant à la forme générale du pays, me fier aux descriptions modernes qui sont actuellement reconnues, et dans cette forme, je disposai (autant que l'espace me le permettait) surtout les endroits qui apparaissaient à la lecture de cet auteur, et je leur assignai la place que je considérai être la leur d'après les récits de voyage de Strabon, Pausanias, Hérodote, et quelques autres bons auteurs. Et pour vous prouver que je n'ai pas agi à la légère, en mettant certaines villes importantes à leur emplacement exact et les autres au hasard, je dotai ma carte d'un index qui permet de retrouver les références qui justifient mon choix lorsqu'il diffère de celui d'autres auteurs. A l'aide de ces cartes et de certaines remarques succinctes annotées en marge des passages requérant, à mon avis, des explications, je crus que tous les hommes de bon sens et de bonne éducation pourraient lire avec beaucoup de profit cette histoire, (c'est d'ailleurs pour eux que Thucydide l'avait d'abord écrite), et j'ai finalement publié mon travail, non sans espérer qu'il soit bien accueilli. Je serai satisfait si l'accueil est favorable, ne serait-ce qu'en vertu de l'excellence du contenu qu'y a mis l'auteur.

<sup>28</sup> En français, on le nomme également Cluver ou Cluver; en latin Cluverius (1580-1623). Etabli en Hollande à partir de 1616, cet antiquaire allemand a approfondi de façon méthodique l'histoire et la géographie de l'Antiquité. On lui doit plusieurs ouvrages sur le sujet et son *Introduction à la géographie générale, ancienne et moderne*, publiée en 1629 après sa mort, est considérée comme la première tentative systématique de géographie historique et politique. Hobbes s'est notamment servi de l'*Historia universalis* de Cluvier pour rédiger en 1660 son *Historia ecclesiastica Carmine elegiaco concinnata*, publiée de façon posthume en 1688 (*Opera latina*, tome V, pp. 341-408).